

Témoignages

Les salariés du cinéma d'antan

Juliette Bénabent Publié le 08/02/2012. Mis à jour le 29/03/2012 à 16h53.



A l'intérieur du laboratoire LTC, à St Cloud. Photos : Claudine Doury pour Télérama

Etalonneurs, chimistes, truqueurs... Ils fabriquaient les pellicules d'avant le numérique. Avec la fermeture de Quinta Industries, leur métier disparaît. Une fin qu'on aurait pu éviter ?

Le gros cube de briques, au 14, boulevard Sénard à Saint-Cloud, est vide. Défense d'entrer, les salariés ont rendu leurs badges, des vigiles montent la garde. Depuis 1935, des centaines de milliers de mètres de pellicule ont été développés ici, des milliers de c-opies de films fabriquées. A la mi-décembre, alors que tout le monde se gargarisait des 215 millions d'entrées de l'année, le tribunal de commerce de Nanterre prononçait la liquidation du groupe Quinta Industries, dont le laboratoire LTC était le navire amiral. Et

avec elle, le licenciement de près de deux cents personnes. Quinta Industries, propriété à 83 % de l'homme d'affaires et producteur Tarak Ben Ammar (1), c'était une myriade de sociétés de postproduction - tout ce qui intervient après le tournage (traitement de l'image, du son, mixage, effets spéciaux, truquages...), dont certaines sont reprises par l'actionnaire minoritaire, Technicolor. Sonnés, les salariés dénoncent la gestion kamikaze de T-arak Ben Ammar, l'absence d'anticipation des changements technologiques, l'« *abandon* » des autorités - le CNC a tardé à venir en aide aux industries techniques.

La chef opérateur Caroline Champetier, présidente de l'AFC (Association française des chefs opérateurs), s'alarme : « *Bientôt, tous ceux qui t-ravaillent sur les plateaux ne seront plus que des chefs de chantier. Il faut alerter producteurs, réalisateurs, acteurs des films qui, sans ces industries techniques, n'existeraient pas.* »

Nous avons demandé à deux salariés « liquidés » de raconter leur métier de l'ombre, leurs parcours - parfois celui de toute leur vie - dans un groupe brutalement rayé du paysage du cinéma français, alors qu'*Intouchables* et *The Artist*, deux films sortis de leurs labos, poursuivent leur carrière mirifique.

Elodie Schmidt, 38 ans, responsable qualité chez LTC



«

Voilà, il ne sortira plus jamais de film du 14, boulevard Sénard. J'y ai passé quatorze ans. Entrée comme aide-chimiste dès la fin de mes études de chimie, j'étais surdiplômée pour ce poste de vérification des bains et des concentrations de produits, mais le travail me plaisait. J'ai enfin pu toucher la pellicule en intégrant la "sensitométrie", le service chargé de l'analyse et des tests sur pellicule. On mesure les couleurs, la densité, la bobine est contrôlée et au besoin corrigée, avant de développer le négatif. La première fois, j'étais dans mes petits souliers : c'est une grosse responsabilité parce que, une fois le négatif développé, on ne peut plus rien faire !

En 2010, on a bien senti que le labo n'évoluerait pas. Pourtant, le groupe Quinta avait pris le virage du numérique en rachetant Scanlab (laboratoire numérique), Duboi (postproduction numérique). Mais LTC n'en a jamais profité. Pendant plusieurs années, Scanlab était installé sur notre site ; il aurait suffi de franchir une porte pour aller apprendre auprès d'eux. Mais tout était cloisonné, personne ne nous répondait quand nous demandions des formations.

*“Quand on a appris notre liquidation, nous fabriquons les copies d'**Hugo Cabret** et des réassorts d'**Intouchables**.”*

Paradoxalement, nous avons toujours davantage de travail : la pellicule 35 mm se raréfiait, mais nous étions moins nombreux, surtout quand l'équipe de nuit, les intérimaires ont été supprimés. Le labo fonctionnait 24 heures sur 24, il fallait traiter les négatifs chaque soir après le tournage, car la pellicule vire si elle n'est pas développée dans les deux jours. Et puis nous fabriquons toujours des copies photochimiques, pour les salles non encore équipées en numérique. Nous l'avons fait pour *The Artist*, ce qui était un vrai défi car le film est en noir et blanc, mais tiré sur de la pellicule couleur. Du coup, la moindre variation au cours de la fabrication risquait de faire virer l'image au bleu, rouge ou vert.

Quand on a appris notre liquidation, nous fabriquons les copies d'*Hugo Cabret* et des réassorts d'*Intouchables* demandés par les salles des stations de ski pour les vacances de Noël. Nous avons bloqué ces films dans nos machines pour alerter la presse, pour qu'on parle de nous, pour ne pas mourir en silence. Si le CNC est intervenu, c'est pour sauver les soixante et un films bloqués dans les diverses structures du groupe Quinta, il ne l'aurait pas fait seulement pour nous, les salariés.

Je n'ai pas envie de travailler dans une usine de petits pois, mais j'ai de la chance, je pourrai toujours faire valoir mon diplôme de chimie. Les ouvriers tireurs ou développeurs, eux, voient leur métier disparaître. Tout le monde le savait, mais personne n'a préparé leur reconversion. »

Christian Dutac, 50 ans, « étalonneur de génie », selon Caroline Champetier, chez LTC



« Le 15 décembre, jour de la liquidation, j'ai eu 50 ans. J'étais entré à LTC à

17 ans, pour un job d'été. J'ai em-ballé des copies, porté des sacs de cinquante kilos de produits chimiques, puis travaillé au tirage-truquage : dans le noir, je manipulais le négatif, programmais la machine pour réaliser fondus enchaînés. A l'époque, les anciens formaient les jeunes, c'est ainsi que je suis devenu étalonneur. Etalonner, c'est raccorder les plans les uns aux autres en couleur et en densité (luminosité) pour que l'œil ne remarque pas, par exemple, que deux plans qui se suivent ont été tournés à des jours, voire des semaines d'intervalle. La lumière doit être homogène, la peau avoir le même aspect. Nous sommes là pour que l'image, à l'écran, soit telle que le chef opérateur l'a voulue.

“J'ai demandé souvent des formations, en vain.”

J'ai étalonné trois cents films. Longtemps, on visitait les tournages pour s'imprégner de l'ambiance, nouer une relation de confiance avec les réalisateurs et les chefs op. Nous traitions leurs images au fur et à mesure du tournage, au labo, et projections des rushes à l'équipe tous les deux ou trois jours. Là, le chef op voyait ses images pour la première fois. Quand il disait : "C'est exactement ce que je voulais !", c'était merveilleux. J'ai été chanceux, de grands chefs op m'ont fait confiance et m'ont souvent réclamé comme étalonneur : Caroline Champetier après *La Sentinelle*, d'Arnaud Desplechin, Thierry Arbogast après *Ridicule*, de Patrice Leconte... Ces projections de rushes coûtaient cher ; peu à peu elles ont disparu, on envoyait des DVD, et je voyais moins les équipes. Et puis l'étalonnage numérique s'est généralisé, même pour les films tournés en 35 mm (qui sont devenus rares), et je n'ai jamais appris à le faire. Pourtant, il suffit de changer d'outil. J'ai demandé souvent des formations, en vain. Depuis quelques années, mon travail consistait surtout à faire des « retours au film » : fabriquer, à partir du fichier numérique, une copie photochimique. L'aspect créatif, que j'aimais tant, avait largement dis-paru... Je dois encore travailler au moins dix ans ; ma seule chance de rester dans ce milieu, c'est d'apprendre enfin à faire mon métier sur le nouvel outil numérique. »

(1) La holding Quinta Communications, détenue par Tarak Ben Ammar, la Fininvest de Silvio Berlusconi et un fonds libyen, n'est pas concernée.